

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 2

Artikel: Charles Gleyre
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Charles Gleyre.

La réputation que M. Gleyre s'est faite à l'étranger et les magnifiques tableaux que nous devons à son pinceau, où le peintre s'est inspiré de quelques beaux traits de notre histoire nationale, lui ont acquis tant d'admirateurs et rendu son nom si populaire parmi nous, que nous avons toujours désiré pouvoir donner à nos abonnés quelques détails biographiques sur notre célèbre compatriote. C'est ce que nous essayons de faire aujourd'hui, d'après des renseignements qui nous sont fournis par des parents et des amis du grand artiste.

M. Charles Gleyre est né à Chevilly (district de Cossonay) en 1806. Son père, M. Alexandre Gleyre, agriculteur-propriétaire, eût trois fils, dont Charles est le cadet. L'un des frères est mort à Lyon il y a environ trois ans; l'autre, âgé de soixante-quatre ans, habite encore cette dernière ville.

En 1814, M. Alexandre Gleyre quitta Chevilly, pour cause de santé, et se retira avec sa famille à Lasarraz, où il habita la maison qui sert aujourd'hui de cure. Il y mourut la même année, et M^{me} Gleyre ne lui survécut pas longtemps. A la mort de leur mère, l'aîné des enfants avait seize ans; Charles, le plus jeune, n'avait que douze ans. Leur oncle, M. François Gleyre, qui était alors à Lyon, vint avec sa femme en Suisse pour régler des affaires de famille, et emmena avec lui les trois orphelins, qui retrouvèrent en lui un père, et, chez leur tante, la tendresse et la vigilance de leur mère. Cet excellent oncle, sous la protection duquel notre compatriote a pu donner essor à ses talents, est âgé de quatre-vingt cinq ans, et demeure actuellement à Chevilly.

Jusqu'au moment où ils partirent avec leur oncle, les trois frères Gleyre n'avaient reçu d'autre instruction que celle de l'école primaire de Lasarraz. Ils continuèrent leurs études à Lyon. Le maître de Charles ne tarda pas à remarquer chez son élève un goût très-prononcé pour le dessin. Poussé dans cette étude, il fit bientôt des progrès rapides, et, quelques années plus tard, partit pour Paris, où il eut pour premier maître le peintre Hersent. En 1825, il habitait une mansarde du quai des Augustins. Dès le matin, il quittait ce modeste logis pour n'y rentrer que le soir. Toute la

journée il était à l'atelier de peinture, dans les musées ou les bibliothèques.

Dès que le jeune peintre fut suffisamment au fait des procédés de son art, il partit pour l'Italie, où, pendant six ans, il étudia à fond les œuvres des grands maîtres. Après l'étude des chefs-d'œuvre de Rome, il sentit le besoin de voyager pour s'inspirer des grands secrets de la nature et apprendre à connaître les mœurs, les coutumes des divers peuples. Il visita tour à tour l'Egypte, l'Abyssinie, la Syrie, la Grèce, la Turquie, et revint en Europe avec un portefeuille riche de croquis et d'études. Mais, durant ses longs voyages, sa santé s'était affaiblie; il souffrait surtout d'un mal d'yeux, provenant sans doute d'un travail presque incessant. Gleyre a toujours été, qu'on nous passe l'expression, un *bûcher* infatigable.

Il retrouva sa bonne tante Gleyre, à Lyon, qui lui prodigua les plus tendres soins; puis, aussitôt remis de ses fatigues, il reprit le pinceau.

Le premier tableau qu'il exposa après son retour en France représente *Saint-Jean dans l'île de Patmos*. « Il y avait dans cette œuvre, écrivait M. Gustave Planche, toute une protestation contre le genre conventionnel. La figure de son apôtre n'était pas calquée sur ces éternelles faces de saints dont les églises catholiques fourmillent. C'était un portrait pris dans la nature, mais embelli par le dessin élégant des draperies et par la magie des couleurs. »

Ce fut son second tableau, *le Soir*, connu plus généralement sous le nom d'*Illusions perdues*, qui fonda définitivement sa réputation. Ce tableau, une des plus charmantes, une des plus poétiques compositions de l'école moderne, fut acheté avec empressement par le gouvernement français pour le musée du *Luxembourg*. Nous avons eu souvent l'occasion de voir, dans les vitrines du magasin de M. Wenger, à Lausanne, une magnifique gravure des *Illusions perdues*, éditée par la maison Goupil, de Paris, et, si nous ne nous trompons, cette gravure se trouve dans une des salles du musée Arlaud. Un homme, vers le déclin de l'âge, est assis au bord d'un grand fleuve, et d'un regard plein de déception, il regarde s'éloigner une gracieuse gondole glissant légèrement sur la nappe d'eau et emportant avec elle de jeunes et souriantes beautés qui semblent narguer le pauvre désillusionné. On regarde ce ta-

bleau, on le regarde encore et l'on y revient toujours avec le même plaisir, parce qu'il parle à la fois aux yeux et à la pensée.

L'école moderne doit au pinceau de M. Gleyre plusieurs autres toiles non moins remarquables, acquises par différentes mains, les unes en France, les autres en Italie, en Angleterre ou en Suisse; telles sont *la Séparation des Apôtres*, qui eut un très grand succès, *la Nymphe Echo*, *les Bacchantes*, *la Mort du major Davel*, *les Helvétiens faisant passer les Romains sous le joug*, *le Déluge*, *la Pentecôte*, *la Diane chasseresse*, *le Retour de l'enfant prodigue*, *Ruth et Booz*, *Vénus Pandémos*, *le Sommeil du loup*, *Hercule aux pieds d'Omphale*, etc.

« M. Gleyre, dit encore G. Planche, est frère d'André Chénier, dont il rappelle la laborieuse correction, le rythme précieux et le pur sentiment antique. Il a ressuscité la Grèce sur la toile, comme le poète l'a ressuscitée dans ses vers. »

Notre illustre compatriote n'est pas seulement un peintre d'histoire et de fantaisie, il est aussi pour nous un peintre national. Notre musée s'est enrichi de quelques-unes de ses œuvres les plus belles, qui sont de véritables pages de notre histoire. Il les a consacrées à son pays, il les lui a réservées malgré les offres brillantes qui lui ont été faites à l'étranger. M. Gleyre est toujours resté profondément attaché à sa patrie vaudoise; il vient visiter très régulièrement tous les deux ans son village natal et serrer la main à ses parents, à ses amis d'enfance de Chevilly et de Lasarra, où il a laissé de si bons souvenirs de sa générosité et de l'affabilité de son caractère.

Passant un jour d'hiver près d'une fontaine de Chevilly, entourée de pauvres femmes, les unes lavant leur lessive, les autres leurs légumes, exposées à l'intempérie de la saison, il eut pitié d'elles, et, quelque temps après, fit faire à ses frais une toiture pour abriter les bassins de la fontaine.

On cite cet autre trait de générosité et de désintéressement: Un Parisien, s'adressant à lui, lui demanda s'il consentirait à donner des leçons de peinture à son fils. Le peintre répondit qu'il pouvait envoyer son fils à la salle d'étude. Mais le papa, désirant connaître le prix des leçons, M. Gleyre lui dit qu'il paierait comme ses autres élèves. La réponse n'étant pas très claire, le Parisien insiste en disant qu'il n'était pas riche, et que les leçons d'un peintre distingué étaient sans doute de haut prix. Enfin, après quelques hésitations, quelques détours, il finit par dire: « Combien les autres élèves paient-ils? — Eh bien, répond M. Gleyre, mes élèves ne paient rien; ils ne paient que les toiles et les couleurs. »

Nous n'oublierons jamais l'accueil bienveillant avec lequel il nous reçut à Paris, en 1854, lorsque, porteur d'une lettre d'un de ses amis, nous allâmes frapper d'une main tremblante à la porte de son atelier. Mais nous étions Suisse, nous étions Vaudois, c'en était assez pour recevoir de M. Gleyre une franche et cor-

diale poignée de main. Son premier regard, sa première parole nous mirent à l'aise. L'atelier était vaste et décoré de modèles, de tableaux, d'ébauches, de statues, d'épées, de harnais, d'éperons, de casques, etc. Au milieu était un grand poêle en fer, où brillait un ardent brasier; c'est là qu'il rapprocha deux chaises et que nous parlâmes du pays, pendant une heure au moins. Tous les noms de lieux, d'hommes que nous citions réveillaient en lui quelque souvenir qu'il aimait à se retracer. Il eut l'obligeance de nous donner diverses explications intéressantes en parcourant les nombreux objets d'art de son atelier. Le chevalet du peintre portait l'ébauche d'une grande toile. « Je ne sais pas encore ce que cela deviendra, » nous dit-il. Cela devint tout simplement un chef-d'œuvre: c'était l'ébauche de son tableau du *Déluge*, acheté plus tard par un Anglais.

L. M.

Les spectres du Casino.

Les spectres, fantômes et revenants qui hantent depuis quelques années la plupart des théâtres de Paris où ils ont fait fureur, viennent de paraître à Lausanne. Vous ne croyez pas aux revenants? Eh bien, allez au Casino et vous serez bientôt convaincus qu'ils existent. Là, le magicien évoque des fantômes qui viennent se dresser devant lui, ombres impalpables qu'il peut impunément transpercer de coups d'épée, et qui s'évanouissent instantanément sur un ordre d'un simple mortel dont ils reconnaissent l'empire. Une autre fois c'est la mort qui apparaît sous la forme d'un spectre hideux. Elle écarte lentement le linceul qui l'enveloppe, et enlace dans ses bras sans chair le magicien terrifié.

Toutes ces apparitions sont d'une réalité palpitante; on les voit avancer, rétrograder, sortir ou rentrer à travers les murs, s'évanouir sur place et renaître sous un coup de baguette.

L'illusion est réelle, et au premier moment ces ombres vagues, pâles et transparentes semblent avoir une origine toute surnaturelle. Tout Lausanne voudra les voir.

Craignant cependant que les personnes qui auront assisté à une représentation ne puissent dormir tranquilles, et pour que les attardés au cercle de Beau-Séjour ne fassent pas un détour par Georgette ou par la gare pour rentrer en ville, dans la crainte d'être surpris à minuit (heure à laquelle on est toujours très impressionnable) par une apparition quelconque aux environs du Casino, je vais donner l'explication du phénomène.

Placez-vous devant une glace *sans tain* ou devant une vitre parfaitement incolore, vous apercevrez votre image derrière la glace à une distance égale à celle où vous vous trouverez en avant; elle sera, il est vrai, très pâle, très peu visible, mais distincte; on aperçoit ainsi, quand on voyage la nuit en chemin de fer, sa propre image se refléter dans la vitre de la portière et courir dans l'espace.